

**Brian J. Peterson, Thomas Sankara. A Revolutionary in Cold war, Bloomington, Indiana University Press, 2021, 350 p.**

Karine Ramondy

Citer cet article : Ramondy Karine (2022), « Brian J. Peterson – Thomas Sankara. A Revolutionary in Cold war », *Revue d'Histoire Contemporaine de l'Afrique*, en ligne.

URL : <https://oap.unige.ch/journals/rhca/article/view/crramondy>

Mise en ligne : février 2022

DOI : <https://doi.org/10.51185/journals/rhca.2022.cr02>

L'ouvrage sur Thomas Sankara proposé par Brian J. Peterson vient combler un manque réel : celui d'une biographie historique finement contextualisée et basée sur des sources nouvelles, un travail académique et scientifique ayant pour fonction de redonner à la trajectoire de Sankara toute sa complexité<sup>1</sup>.

Par le biais de onze chapitres courts, rédigés dans un style enlevé et dynamique, Brian J. Peterson, *Associate Professor of History* et *Director of the Africana Studies* à l'université de Schenectady, dans l'État de New York aux États-Unis, réussit à rendre compte, avec distance, du parcours militaire et politique de celui devenu une icône « décontextualisée » au profit de causes multiples. Le domaine de recherche de Peterson est l'Afrique de l'Ouest francophone (Mali, Burkina Faso, Sénégal<sup>2</sup>) et ses intérêts s'étendent à l'histoire sociale, culturelle, politique. Ces travaux, comme cet ouvrage d'ailleurs, s'appuient sur des archives écrites, mais surtout sur des entretiens oraux menés avec des centaines de personnes, parfois des gens ordinaires.

## Une biographie basée sur des sources inédites

La valeur ajoutée de cette biographie de Sankara repose largement sur les nouvelles sources mobilisées par le chercheur et présentées dès l'introduction. Tout d'abord, la centaine d'entretiens conduits avec des témoins aux parcours très divers : diplomates étrangers, travailleurs humanitaires, syndicalistes, universitaires, activistes, tous ayant comme point commun d'avoir gravité autour de Sankara. Ces conversations, formelles et informelles, ont permis à l'auteur d'apporter des informations manquantes dans la plupart des sources officielles souvent détruites ou encore dissimulées. Ainsi ces échanges avec Valère Somé, ami d'enfance de Sankara, ou encore Soumane Touré, leader syndical, ont permis d'évoquer avec franchise, les succès mais aussi les échecs de la Révolution, ou encore la cassure au sein du Conseil national de la Révolution (CNR) avec l'éviction, mi-août 1984, des leaders du PAI-LIPAD (Parti de l'Indépendance africaine/ligue patriotique

<sup>1</sup> Jo Burr Margadant (2000), *The new Biography, performing femininity in Nineteenth century France*, Berkeley, University of California Press.

<sup>2</sup> Brian J. Peterson (2011), *Islamization from Below: The Making of Muslim Communities in Rural French Sudan, 1880-1960*, Yale University Press. Brian J. Peterson (2008), « History, Memory and the Legacy of Samori in Southern Mali, c. 1882-1898 », *Journal of African History*, 49(2), pp. 261-279. Brian J. Peterson (2004), « Slave Emancipation, Trans-local Social Processes and the Spread of Islam in French Colonial Buguni (Southern Mali), 1893-1914 », *Journal of African History*, 45(3), pp. 421-444.



pour le Développement) (p. 176). Peterson a également su créer un climat de confiance avec la famille et notamment les frères et sœurs de Thomas Sankara, ce qui lui a permis de mieux cerner des aspects peu connus de sa personnalité, comme les influences de son éducation catholique et son adhésion à la Théologie de la Libération (p. 33, p. 218). Pour l'auteur, sa foi explique largement son humanisme, son sens de la justice et de l'équité.

L'auteur a également dépouillé des centaines de télégrammes émanant du département d'État et des ambassades américaines présentes à Ouagadougou, Abidjan, Dakar, dont il a obtenu la déclassification par *Freedom of information act* (FOIA) (p. 18). Ces archives lui ont permis de mettre en avant les interventions étrangères dans les affaires intérieures du Burkina et de réaliser une chronologie fine et nuancée des relations diplomatiques entre les représentants américains et Thomas Sankara durant sa présidence. Ce travail d'archives permet de décentrer l'étude de l'assassinat de Sankara, souvent perçue en Europe uniquement par le prisme des relations France-Afrique.

Le travail effectué au Centre des Archives nationales de Ouagadougou, notamment sur les journaux comme « Carrefour africain » et « Sidwaya », a permis à Peterson de cerner les politiques mises en place par le CNR et les rapports familiaux que Sankara entretenait avec les médias (p. 170). L'auteur indique aussi clairement les archives qu'il n'a pas consultées comme celles situées en France, les documents du CNR détruits ou cachés, ou encore les archives personnelles de Thomas Sankara, quasi inexistantes, sauf quelques lettres et des fragments de discours non rédigés.

## **Un récit linéaire, contextualisé, aux nuances appréciables**

Le fil linéaire choisi par Peterson n'est certes, pas original, mais il contribue à structurer chronologiquement, de façon très fine, la trajectoire rapide et brillante de Thomas Sankara, en déconstruisant, au passage, un certain nombre de clichés.

Sankara a grandi dans un milieu conservateur et catholique (p. 24 à 27) : son père, ancien infirmier vétérinaire, était un grand admirateur du Général de Gaulle (p. 30). De ce fait, il a été scolarisé, dans le système français et a intégré l'académie militaire de Ouagadougou en 1966. Les entretiens réalisés par l'historien révèlent qu'en dépit de la vocation plutôt néocoloniale de cette institution, Sankara y fut sensibilisé aux idéaux de gauche et à la lutte anticoloniale, notamment par Adama Touré, enseignant d'Histoire, membre du Parti de l'indépendance africaine (p. 50). De 1969 à 1972, il reçoit une formation militaire à Madagascar pour des opérations commando, mais il finit par intégrer l'unité malgache des « bérets verts », spécialisée dans les projets de développements ruraux aux côtés des populations civiles (pp. 60-61). À son retour au pays (alors encore Haute Volta), alors en pleine sécheresse, il est nommé chef de la base d'entraînement des commandos de Pô et va s'inspirer de son expérience malgache pour mobiliser une partie de ses hommes afin de mener des actions locales de développement rural (pp. 71-72). Cette période alliant théorie et pratique apparaît, après coup, comme l'une des plus satisfaisantes pour Sankara. Travailleur et lecteur infatigable, discipliné et économe, Peterson déconstruit certaines idées reçues, notamment sur ses talents de joueur de foot, de bon élève ou de très bon musicien. L'historien émet aussi l'idée qu'à cette époque, Sankara est un humaniste, un croyant un peu mystique et qu'il rejoint idéologiquement peu à peu ses amis d'enfance, devenus activistes marxistes et tiers-mondistes suite aux soulèvements étudiants de 1968. Son charisme lui assure une popularité croissante au sein des partisans de la gauche civile mais aussi chez les jeunes officiers progressistes qui réalisent, sans lui, un coup d'État le 7 novembre 1982 (pp. 64-84). Il entame alors une carrière politique, entrecoupée de séjours en prison, lui l'homme sans lignage. Il devient Secrétaire d'État en charge de l'information en septembre 1981, poste dont il démissionne en avril 1982, estimant le gouvernement du colonel Saye Zerbo trop corrompu. Premier ministre du gouvernement de Philippe Ouédraogo, il prend les fonctions de président après le coup d'État du Conseil national de la révolution (CNR), le 4 août 1983 (p. 112). Peterson démythifie cette prise de pouvoir et offre une histoire nuancée entre euphories, peurs et tensions palpables chez les Voltaïques de l'époque (pp. 115-117). Cette accession au pouvoir repose d'emblée sur une alliance très fragile entre civils, notamment des étudiants, lettrés, syndiqués et des militaires plus ou moins progressistes (pp. 119-121). Dès le début, des rivalités des luttes intestines ont miné le CNR notamment sur la question du rôle policier des Comités de défense de la révolution (CDR). Dès mi-août 1984, les membres du PAI-LIPAD (Parti de l'Indépendance africaine/ligue patriotique pour le Développement) sont exclus du gouvernement renforçant le pouvoir des militaires qui partagent de moins en moins la vision progressiste de Sankara (p. 176). L'auteur montre aussi comment la discipline, le travail forcé dans les campagnes (p. 188),

les luttes contre la corruption (notamment la « *Diawara affair* », liée au détournement d'argent du ministre ivoirien des caisses de la Communauté économique de l'Afrique de l'Ouest sur laquelle revient l'auteur p. 222) et contre l'absentéisme des élites, ont fait grandir les inimités contre Sankara. En dépit de succès réels mais parfois timides auxquels l'auteur consacre l'intégralité du chapitre 8, ses erreurs et rigidité, dans la façon de manager les autres (p. 12), concourent à sa chute politique.

## Mise en exergue des stratégies des puissances régionales africaines et occidentales dans la déstabilisation du leader burkinabè

L'autre point fort de l'ouvrage est la capacité de l'auteur à resituer ce pan d'histoire burkinabè sur l'échiquier politique régional et international. Régionalement, on comprend rapidement que les soutiens à Sankara n'ont pas été légion. Peterson revient sur le rôle important du Ghanéen Jerry Rawlings dans la prise de pouvoir du CNR et tout au long de la présidence du leader burkinabè (p. 80, p. 170), les liens politiques avec l'Algérie, mais aussi les relations tumultueuses avec Kadhafi (p. 96, p. 136, p. 150, p. 252) qui entachent la réputation de Sankara auprès des puissances occidentales, y compris après la rupture de leurs relations.

L'auteur met également très bien en valeur la coalition des pays africains pro-occidentaux comme le Togo, le Mali, le Niger et la Côte d'Ivoire qui voit en Sankara un agent déstabilisateur de la sous-région (p. 136). Le travail d'archives permet de faire ressortir le rôle très important joué par le président Félix Houphouët Boigny dans la décrédibilisation du leader burkinabè : intervention en 1984 pour que la présidence de la CEAO ne lui soit pas attribuée (p. 151), boycott ivoirien des *green beans* burkinabè qui fragilise les exportations dans un contexte climatique tendu (p. 165), tentatives de corruption (p. 229) et enfin financement de campagnes de tracts anti-Sankara en 1987 (p. 270).

L'étude des archives diplomatiques américaines révèle les oscillations dans la qualité de la relation diplomatique entretenue entre l'ambassadeur Julius Walker présent à Ouagadougou et Thomas Sankara (p. 136 et 216) jusqu'à la rupture du 15 avril 1986, date du bombardement américain sur la Libye. Peterson revient également sur les relations compliquées entre Sankara et les différents gouvernements français qui se sont succédé. Les formules-chocs du président burkinabè et sa liberté de ton dérangent fortement, notamment lors de son discours prononcé en novembre 1986 lors de la visite du président Mitterrand, où il évoque sans fard le soutien français au régime de l'Apartheid (p. 236). L'ouvrage met clairement en avant la rupture des relations après l'arrivée de Jacques Chirac au gouvernement en 1986, qui favorise la réactivation des réseaux Foccart, notamment autour de l'homme d'affaires André Aubaret. Peterson explique très précisément comment les gouvernements français et américain ont créé les conditions dans lesquelles le coup d'État contre Sankara avait toutes les chances d'aboutir, notamment en coupant les aides au budget de la CNR par le biais du Fonds monétaire international (FMI), asphyxiant ainsi une grande partie des projets et réalisations en cours (p. 249).

Le dénominateur commun de ces tentatives de déstabilisation internes et externes est Blaise Compaoré. Ami de jeunesse de Sankara depuis 1974 (p. 64), il est repéré dès 1983 par la *Central Intelligence Agency* (CIA) comme un potentiel interlocuteur. Son mariage avec une filleule de H. Boigny, en juin 1985, le fait basculer définitivement dans le clan ivoirien (p. 223). Sa modération apparaît comme une « qualité » pour devenir l'interlocuteur privilégié des gouvernements français et américain. Le talent de Peterson est de montrer que Compaoré n'a pas été l'outil des puissances étrangères : ce dernier a utilisé tous les atouts mis à sa disposition par les puissances déjà évoquées et il a su manœuvrer avec Mouammar Kadhafi et Charles Taylor au Libéria pour prendre le pouvoir. Il a également réussi à fédérer autour de lui, les militaires en désaccord avec les visions progressistes de Sankara comme l'égalité homme-femme, avec la discipline très rigide imposée aux élites et enfin sa gestion de la guerre à la frontière entre le Burkina et le Nord-Mali (p. 230) – un échec mal vécu par les militaires se sentant humiliés faute de matériel moderne (une large part du budget de l'armée étant allouée au développement rural).

Le parti pris de l'auteur, sous l'influence des témoignages de ses proches (p. 266), est de défendre l'idée d'un Sankara qui, se savant menacé, n'a rien fait pour empêcher sa fin tragique. Fataliste, il aurait pris conscience des échecs de la Révolution et de ses erreurs politiques. L'auteur se lance avec courage, tant la journée du 15 octobre 1987 a été évoquée mais rarement mise en récit, dans l'enchaînement des faits qui conduit à l'exécution de Sankara et de douze de ses camarades lors de la réunion du Conseil Spécial au

pavillon de l'Entente à Ouagadougou (pp. 284-287). Peterson explique que le commando a ouvert le feu avec la complicité, entre autres, du Général Diendéré, chef de corps adjoint du commando de Pô, du sergent-chef Hyacinthe Kafando, aujourd'hui toujours en fuite, et de Yamba Elysée Ilboudo, le seul accusé à avoir reconnu sa participation, alors soldat et chauffeur de Compaoré. Suite à ces assassinats, Blaise Compaoré a pris le pouvoir et est resté président de 1987 à 2013, date à laquelle le mouvement de désobéissance civile « Balai citoyen » a permis d'entamer l'alternance politique (p. 313).

Brian J. Peterson livre un ouvrage de grande qualité, une biographie non hagiographique, dont les apports historiques sont indéniables et qu'il faudrait, sans nul doute, rapidement traduire en français. La quête archivistique n'est toutefois pas terminée : certaines ouvertures, comme celles des archives françaises ou ivoiriennes aux chercheur.e.s, s'annoncent plus que nécessaires pour continuer le travail de mémoire, d'histoire et de justice, autour de l'héritage posthume de Sankara.

*Karine Ramondy*  
*Sorbonne (Identités, relations internationales*  
*et civilisations de l'Europe) (France)*

## **Bibliographie**

JAFFRÉ Bruno (2012), *Thomas Sankara : la patrie ou la mort*, Paris, L'Harmattan.

MARGADANT Jo Burr (2000), *The new Biography, performing femininity in Nineteenth century France*, Berkeley, University of California Press.

PETERSON Brian J. (2011), *Islamization from Below: The Making of Muslim Communities in Rural French Sudan, 1880-1960*, Yale University Press.

SANKARA Thomas (2007), *Thomas Sankara speaks*, New York, Pathfinders books.